

MONTAGNES BELLETTIENNES

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XI. Montreal, Vendredi, 5 Novembre 1847. No. 16.

LETTRÉ

DU R. P. JOSET, S. J.

AU CURÉ DE N.-D. DES VICTOIRES A PARIS.

Montagnes Rocheuses, mission S. Ignace, 23 février 1847.

MONSIEUR LE CURÉ,

Il y a quatre ans que, passant à Paris, j'eus le bonheur de célébrer plus d'une fois la Ste. messe à l'autel du Saint et Immaculé Cœur de Marie à N. D. des Victoires, et d'assister à l'office du soir. Membre de l'archiconfrérie depuis plusieurs années, j'éprouvais un vif désir d'ériger des confréries pour la conversion des pécheurs, parmi les Sauvages. Vous êtes la complaisance de me communiquer les pouvoirs de sous-diacre, non seulement pour moi, mais encore pour d'autres, en me chargeant de plusieurs patentes, que vous venez de faire imprimer; j'en laissai une à M. le grand-vicaire de la Nouvelle-Orléans, comme vous m'en aviez manifesté le désir. Une autre au desservant de l'église de S. François Xavier à S. Louis, où une confrérie fut érigée avec un grand succès, ainsi que dans l'église de Carondelet, près de S. Louis. Je pense que les Directeurs de ces deux confréries vous en auront écrit, comme ils me l'avaient promis.

Aux Montagnes, il y a une confrérie dans chaque Eglise, chez les Cœurs d'Alène dans l'église de S. Cœur de Jésus, elle n'a pas encore produit les fruits que nous en attendons. Je recommandais cette confrérie aux prières des serviteurs de Marie: un chef après avoir joué le rôle d'apôtre a fini par jeter la manche pour reprendre le jeu: il a entraîné avec lui une partie de la jeunesse: le reste de la nation ne cesse de prier pour ces aveugles.

A Ste. Marie, la confrérie n'est pas encore agrégée: mais elle le sera dans peu: toute la nation est chrétienne et ne donne que des sujets de consolation. A S. Ignace la confrérie a été accueillie avec joie par les bons Pères d'Orléans dignes frères des Têtes-Plates, avec lesquels ils rivalisent de ferveur. Ils furent agrégés à l'archiconfrérie en octobre 1845. Depuis lors on remarqua dans ces bons Sauvages un tendre amour pour la Ste. Mère de Dieu. Le R. Père Hœcken, leur missionnaire eût soin d'éclairer leur dévotion: plusieurs s'étaient imaginés que la Mère devait être plus grande que le Fils. Actuellement ils sont bien instruits sur ce point. Quand le missionnaire leur demande: "qui est en avant (meilleur, plus grand, plus puissant) Jésus ou Marie?" Personne ne s'y trompe plus: tous répondent: "Jésus." Ici comme partout ailleurs l'amour de Jésus ne se sépare pas de l'amour de Marie. Ils se confessaient quelques fois: "je n'ai pas prié ma mère; r. a. d. je n'ai pas récité mon chapelet." Quelque part qu'ils se trouvent, ils ne manquent jamais d'ajouter à leurs prières l' Ave Maria pour la conversion des pécheurs.

Mais la belle conquête de Marie, implorée par l'archiconfrérie, est le changement qui s'est opéré à la fin de 1845, dans les dispositions des Chaudières. Indiens qui vivent sur le bord de la Colombie, un peu au-dessous de sa jonction avec la rivière Clarke ou Sainte Marie, près d'une cascade qui leur a valu leur nom français. C'est sur leurs terres que se trouve le fort Colville de la compagnie de la Baie d'Hudson, le plus important après Vancouver, à l'ouest des Montagnes Rocheuses. Ils vivent de la pêche au saumon: ce qui leur fait aussi passer 10 mois de l'année dans l'oisiveté: c'est à cette cause qu'il faut attribuer la passion du jeu, à laquelle ils étaient presque tous livrés, plus encore que les nations voisines. Je laisserai parler le R. P. Hœcken, qui a été le principal instrument, dont la miséricorde infinie de Dieu s'est servie, pour amener ces pauvres aveugles au bercail de J.-C. Ce père n'en convient pas pourtant, et l'on ne peut se dissimuler que leur conversion instantanée ressemble à tant d'autres conversions obtenues par les prières de l'Archiconfrérie. Marie semble vouloir s'en réserver tout l'honneur.—J'avais prié ce Père de me communiquer les circonstances de ce fait si consolant. Voici comment il s'exprime:

"Les Chaudières sont les premiers peuples à l'Ouest des Montagnes, auxquels l'Evangile fut annoncé par M. M. Blanchet et Demers, lorsqu'ils vinrent du Canada pour se rendre à Vancouver. Ce dernier revint encore les voir plus tard: mais leurs passions et surtout la passion du jeu les rendirent sourds à la voix de la vérité: il y eut peu d'exceptions, et le nombre de ceux qui persévérèrent après le départ du Missionnaire fut bien peu: encore: parmi ces derniers se trouvait le chef Martin Yillemeuk-tôfil. Il s'efforça d'amener ses gens à de meilleures dispositions; mais voyant bientôt que ses avis étaient inutiles, il prit le parti de se faire. Tout ce qu'on pourrait obtenir d'eux, c'était qu'ils fissent baptiser leurs enfants.

poursuit dans leurs tentes, leur enlève tous les instruments de jeu et les jette dans les flammes. Tous ceux qui connaissent les Chaudières avouent qu'il mettait sa vie dans un grand danger. Dieu ne permit pas que les joueurs se portassent contre lui aux excès que l'on craignait. Il bénit son zèle: car tous renoncèrent au jeu pour embrasser la prière (la religion.) Tous s'appliquèrent avec ardeur à apprendre les prières. A voir le changement opéré en eux, on eût dit des personnes qui s'éveillaient d'un profond sommeil.

"Ce changement fut si subit que les gens du fort Colville le remarquèrent tous. Ils ne savaient d'abord à quoi l'attribuer: ils reconnurent bientôt que c'était l'effet de la religion: ce fut alors que la force de la vérité arracha ces aveux à un protestant, ennemi déclaré des catholiques: "Vous verriez bien autre chose encore si les prêtres étaient toujours parmi eux." Le chef ne tarda pas à revenir, il était au comble de la joie: "tous nos gens sont occupés, me disait-il; ceux qui savent les prières ne cessent de les réciter pour les apprendre à ceux qui ne les savent pas encore: ceux-ci les répètent jour et nuit jusqu'à ce qu'ils les aient mises dans leurs têtes. On ne dort pas: on prie toujours."

"Depuis lors il ne se passait guère de semaine sans que quelques uns vissent me trouver (ils avaient pour cela à faire plus de trente lieues dans la neige): les uns venaient pour avoir des chapelets, d'autres pour obtenir la solution de quelque doute: tantôt ils voulaient s'assurer s'ils récitaient bien le chapelet, tantôt ils désiraient connaître la prononciation exacte de quelques mots étrangers, qu'on a été obligé d'insérer dans les prières, comme Jésus, Marie, les anges, les saints s. etc.—Un jour Martin se trouvant ici, m'entendit expliquer l'excellence et la nécessité de la confession, mais ne me comprit pas. De retour chez ses gens il leur rapporta, que le Père avait dit aux Pères d'Orléans que tous devaient se confesser tous leurs péchés s'ils voulaient que Dieu leur pardonnât: "vous aussi ajoutez-il, vous devez vous confesser: vous avez été bien mauvais vous avez fait beaucoup de péchés. Dieu ne vous pardonnera pas, si vous ne vous confessez pas." Une réunion générale eut lieu la nuit même. Tous, sans distinction d'âge ni de sexe, firent tour à tour l'histoire de tous les crimes, même secrets, de toute leur vie. A la fin de chaque confession, le chef administrait 10, 20, 30, jusqu'à 50 coups de fouet, suivant l'énormité des fautes confessées. (Le fouet consiste en plusieurs lanières de cuir dont on frappe les épaules du patient, et quoique l'on frappe pardessus la chemise de peau, la douleur est si vive qu'on a vu des indiens tomber en défaillance sous les coups.) Il se trouvait alors parmi les Chaudières des étrangers, qui voulurent aussi faire leur confession et subir la peine. Dès que le chef revint, il m'apprit ce qui s'était passé: et je le tirai de son erreur, en lui disant, que la confession ne regarde que ceux qui sont déjà baptisés, et qu'elle doit toujours se faire en secret au prêtre seul. Bon nombre de Chaudières, se rendirent à St. Ignace pour les fêtes de Noël: ils revinrent encore au commencement du printemps puis, à Pâques. Après les fêtes je les accompagnai chez eux. Beaucoup de jeunes gens étaient venus m'attendre à milles de leur village, et m'accompagnaient comme en triomphe. Combien je bénissais le Seigneur de l'heureux changement que je remarquais en eux. A peine pouvais-je en croire mes yeux. Il me semblait que je n'étais pas au milieu des Chaudières. Je fus au fort faire une visite à M. Qewipl, nouveau commandant: on nous avait fait craindre son zèle anti-catholique. Il avait lui-même entendu combien ses prédécesseurs avaient eu à souffrir de l'humeur inquiète de l'arrogance des Chaudières. Il me dit que les trouvant très-différents de ce qu'on lui avait dit, il n'avait pu s'empêcher de leur manifester son étonnement: nous étions bien mécontents autrefois, lui répondirent-ils; si nous sommes meilleurs aujourd'hui, c'est parce que nous prions et que nous écoutons les Pères. (Nous n'avons jamais eu qu'à nous louer des égards de M. Lewis. Ces Mrs. ne peuvent pas se dissimuler qu'il est de leur intérêt d'avoir les Indiens, qui en ont tant besoin. Forts, moins chrétiens: c'est le seul moyen de de n'en avoir rien à craindre.) M. Lewis voulait me retenir au Fort: mais je préférai aller m'établir au milieu du camp des Sauvages, afin de leur donner tout mon temps, d'autant que je ne pouvais rester au milieu d'eux que peu de jours. Ils me proposèrent de me loger dans la chapelle, parce qu'étant plus vaste que leurs loges, ils pourraient s'y réunir en plus grand nombre pour m'écouter. La chapelle est la maison de Dieu, leur dis-je, je me garderai bien d'y faire ma demeure." J'étais bien aise de profiter de cette occasion pour leur inspirer, dès le commencement, du respect pour le lieu saint. Ils eurent bien vite monté une grande loge en nattes, où ils apportèrent aussitôt du saumon et de la gamache, tout ce qu'ils avaient de mieux en telle provision. J'entremêlais les instructions d'histoires édifiantes: la loge pouvait contenir environ cent personnes: jour et nuit elle était encombrée, tant ils étaient avides de la parole du salut. Les yeux, les oreilles, la bouche, tout était ouvert: on eût dit qu'ils voulaient avaler toutes mes paroles. Combien de parents, leurs jours consolaient avec usure le pauvre missionnaire de tous les petits sacrifices qu'exige sa vocation. Tous demandaient le baptême, je fis de mon mieux pour les instruire. Je promis de revenir bientôt pour continuer leur instruction, et je me contentai pour cette fois de baptiser les enfants au-dessous de 12 ans. Lors de ma seconde visite, je fus reçu avec le même empressement. Je continuai à les instruire, et je baptisai une centaine d'adultes. Comme je ne pouvais faire que de courtes absences de St. Ignace, je jugeai plus prudent de différer les autres jusqu'à une nouvelle occasion. Ils m'accompagnèrent jusqu'à 10, 20, 30, quelques-uns jusqu'à 30 milles de leur village. Ils ne pouvaient me quitter; on eût dit des enfants qui se séparaient pour longtemps de leur père chéri.

"C'était trop de consolation pour mon pauvre cœur; il y fallait un contrepois. Comme notre bonne Mère m'avait ménagé l'occasion de goûter le triomphe de l'Épiphanie de Jésus, il me fut donné aussi de contempler la fuite en Egypte. Les montagnes qui me séparaient de St. Ignace étaient encore couvertes de neige: j'avais à faire un détour pour me rendre à la mission. Comptant un peu sur la connaissance que j'avais des chemins, j'avais envoyé mon guide en avant; je m'égarai, et je ne m'en aperçus que le soir. J'étais sur le chemin des Spocanes: heureusement je tombai sur un camp des gens de Colville, qui se rendaient à leur poste chez les Têtes-Plates. Ils furent pleins d'attention pour moi. Le lendemain je partis de bonne heure: je n'avais plus à craindre de m'égarer. Avec

une bonne monture, il n'eût pas été difficile de me rendre à St. Ignace: mais mon mulet n'était pas si pressé d'arriver. J'eus beau le fouetter, il s'obstina à me promener très-lentement à travers les forêts et les prairies jusqu'au soir. Bon gré mal gré, il fallut bien songer à camper. Je cherchai un endroit propice: je réussis à trouver un endroit où il n'y avait plus de neige, un peu d'herbe pour mon compagnon et beaucoup de mousse pour moi. (La mousse dont parle ici le R. P. Hœcken est la mousse noire qui croît sur les pins: les anglais l'appellent Spanish beard, barbe espagnole; elle ressemble assez bien à une longue barbe: les indiens la mêlent à leur gamache pour étendre leurs provisions dans les temps de famine, ils la mangent pure: mais je n'ai jamais entendu dire qu'ils la mangent sans la soumettre à une très forte cuisson.)

Après avoir dessillé ma bête, je lui attachai les pieds avec ma ceinture, afin de pouvoir la rattraper, je fis du feu, pris un peu de repos, puis dinai et soupai avec de la mousse crue; elle ne me parut pas mauvaise. Avant qu'il fit tout-à-fait noir j'essayai d'attraper mon mulet; mais il ne se souciait pas de se laisser prendre. Je fis d'inutiles efforts, jusqu'à ce qu'épuisé de fatigue, je vins me coucher près de mon feu, rêvant aux moyens à prendre pour continuer ma route le lendemain. Je n'avais point de couverture; aussi ne pus-je fermer l'œil de toute la nuit.

An point du jour, j'essayai encore de saisir ma bête. En se sauvant, elle cassa ma ceinture: alors je cessai de faire d'inutiles efforts. J'attachai ma selle à un arbre près du chemin, et me mis en route à jeun: car quoi que j'eusse de la mousse en abondance, je n'avais pas assez d'appétit pour être pressé d'en faire mon déjeuner. Dans les bois la neige était dure; ce qui rendait la marche difficile. Je marchai de mon mieux et arrivai vers midi à la Baie de Ducey: de temps en temps je m'assais pour prendre un peu de repos. J'étais au bout de mes forces, lorsque je rencontrai un chasseur; je l'engageai sans peine à m'accompagner jusqu'à sa loge. Il me présenta de la mousse cuite avec de la gamache. J'en fis mon déjeuner et mon dîner; puis mon hôte me reconduisit en canot jusqu'à St. Ignace, où j'arrivai avant la nuit, heureux d'en être quitte à si bon marché."

"Quelques jours après j'eus de nouveau la consolation de voir arriver des Chaudières. Jamais ils ne viennent ici sans s'arrêter dans la chapelle après les prières pour considérer les quelques images éblouissantes qui s'y trouvent, surtout les SS. Cœurs de Jésus et de Marie. Ceux qui les voient pour la première fois demandent des explications. Certaines images, comme celles du chemin de la croix, font une très-grande impression sur eux. Le Chef m'a raconté qu'après les avoir vues pour la première fois, il en parla à un de ses gens, pêcheur invétéré, qui avait toujours résisté à la grâce: le rite du Chef le fit pleurer à chaudes larmes. Il s'est converti sincèrement, et s'est montré depuis fervent chrétien."

"A la fin de mai, presque tous les Chaudières se rendirent ici pour arracher la gamache, c'est une espèce de petit oignon qu'ils font cuire et sécher entre des pierres rougies au feu. Ils en font de grandes provisions: c'est comme le pain quotidien de tous les Indiens de ces contrées. La gamache coûte bien chère aux femmes Sauvages. Avant l'arrivée des Missionnaires, plusieurs causaient la mort de leurs fruits par des travaux excessifs. C'est en partie aux travaux très pénibles des femmes, qu'il faut attribuer le petit nombre des enfants qu'on rencontre parmi les Indiens. Grâce à la piété des Associés de l'œuvre pour la propagation de la foi, dans peu d'années nous espérons que tous les indiens des Montagnes Rocheuses auront du pain et du lait en abondance, et jouiront de tous ces avantages qu'on rencontre dans une ferme sagement dirigée; ce qui avec les mariages chrétiens, contribuera sans peu à multiplier rapidement le nombre de nos chers néophytes."

Leur intention était, en se rapprochant ainsi du Missionnaire, de s'instruire de plus en plus, et d'être à même de se confesser souvent. Vous connaissez, mon révérend père, l'attrait que le sacrement de pénitence a pour les sauvages. Je crois que sous ce rapport, les Chaudières tiennent le premier rang. Plus d'une fois ceux qui n'étaient encore que catéchumènes, vinrent me prier d'entendre leurs confessions. Il m'est même arrivé d'en confesser un, que je croyais avoir été baptisé par le P. Ravalli. Il est mort quelques jours après. Je ne doute pas que le Seigneur n'ait agréé le sacrifice de sa bonne volonté et ne lui ait fait miséricorde. Le cœur humain est partiou le même. L'homme qui s'est rendu coupable de quelques grandes fautes, sent toujours le besoin de déposer le poids du remord dans le cœur d'un ami, d'un frère, d'un homme qui ait sa confiance.

"En juillet, ils retournèrent sur leur terre pour la pêche au saumon. De retour du Saint Cœur de Jésus (mission des Cœurs d'Alène), j'envoyai un exprès au Chef, lui faisant dire que j'avais quelque chose à lui donner. Qui pourrait peindre la joie de ce brave homme, à la vue du chemin de la croix que vous m'avez donné pour eux. Jamais je n'ai vu un homme plus content, plus heureux. La vue de ces images sera pour tous ses gens une exhortation beaucoup plus efficace que toutes nos paroles. Ils iront l'écouter tous les jours et plusieurs fois le jour. La rigueur de l'hiver vient de leur enlever tous leurs chevaux sans exception: c'était toute leur fortune. Je suis cependant bien persuadé que, si un accident venait à détruire ce chemin de croix, la plupart seraient beaucoup plus tristes de la perte de ces pauvres lithographies, qu'ils ne le sont pour celle de leur chevaux. Oh! s'il était donné d'avoir des lithographies de ce genre, pour leur faire entrer par les yeux tout ce qu'un chrétien doit savoir, quelle ne serait pas l'avidité de tous les Indiens pour de pareilles instructions! Qu'ils sauraient bien vite ce que nous ne pouvons leur apprendre qu'à force de temps et de patience! On ferait plus en une demi heure, qu'on ne peut faire en huit jours avec l'aide de la parole seule."

"Malgré tous ces beaux commencements, je ne cessais de craindre pour la persévérance des Chaudières. Violenta non durat. Le changement ne paraissait trop subit. Mes craintes augmentaient, surtout depuis que je n'ai plus été en état de les visiter. M. Lewis vient de m'écrire qu'ils persévèrent

toujours dans leurs heureuses dispositions. Cette persévérance est encore pour moi une grande raison de plus pour attribuer leur conversion à Marie. Prions donc cette bonne mère de continuer à protéger son œuvre et à nous assister puissamment dans toutes nos entreprises pour la gloire de son divin fils.

Je suis etc.

P. HOCKEN S. J.

J'ajouterai au récit du R. P. Hocken un trait que je tiens du R. P. De Smet. Ce dernier revenant le printemps dernier d'une mission chez les Pieds Noirs, rencontra un officier anglais, qui s'était fait accompagner pendant quelques temps par des indiens Chaudières pour porter ses bagages. Il n'y avait que peu de jours qu'il les avait congédiés. "Jamais, dit-il, je n'ai été plus édifié. Je n'oublierai jamais ces bons Sauvages. Au milieu des plus grandes fatigues, ils n'ont jamais manqué, quelque épuisés qu'ils fussent de réciter avec un grand recueillement leurs prières du matin et du soir. Une chose pourtant m'a paru singulière, ajouta l'officier; c'est de leur voir faire le signe de la croix chaque fois qu'ils veulent fumer." Le R. P. De Smet répondit qu'on ne leur avait pas dit de le faire; mais qu'en leur racontant comment les premiers chrétiens commençaient les principales actions par le signe de la croix, on avait ajouté que c'était très bien de les imiter, fumer est un des principales actions des Indiens.

Voilà, M. le curé, ce que la reconnaissance m'a fait un devoir de vous communiquer pour votre consolation, la gloire de Dieu et l'honneur de Marie, sa très sainte Mère. Je demanderai, s'il vous plaît, des prières à l'archiconfrérie pour la persévérance des Têtes-Plates, des Pends d'Oreilles et des Chaudières, ainsi que pour la conversion de tous les Indiens que nous sommes appelés à évangéliser.

Daignez agréer l'assurance du profond respect avec lequel je suis,

M. le Curé,
Votre très-humble Serviteur,
P. JOSET, S. J.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

Voici quelques détails sur la vie de l'auteur des *Mémoires du Diable*, donnés par lui-même à M. Lemott, fondateur du *Biographe*, qui les lui avait demandés il y a quelques années:

"Je suis né à Foix (Ariège), le 23 décembre 1800. Ma naissance rendit ma mère infirme. Elle quitta sa ville natale quelques jours après ma naissance, et bien que je sois retourné souvent dans mon département, et à quelques lieues de Foix, je ne l'ai jamais vue. Je demeurai avec ma mère dans la ville de Mirepoix jusqu'à l'âge de quatre ans. Mon père était employé dans les finances et sujet à changer de résidence. Il me prit avec lui en 1804. En 1808, je le suivis à Nantes, où je commençai mes études. En 1813, il fut envoyé à Poitiers, où je fis ma rhétorique. Mon premier pas dans ce que je puis appeler la carrière des lettres, me fit quitter le collège. On nous avait donné une espèce de table à composer. Je m'avais de la faire en vers français. Mon professeur, qui était un séminariste de vingt-cinq ans, trouva cela si surprenant qu'il me chassa de la classe disant que j'avais l'impudence de présenter comme de moi, des vers que j'avais assurément volés dans quelque *Mirceur*. Je fus mécontent de mon père qui savait que, dès l'âge de douze ans, je rimais à l'insu de tout le monde. Il se rendit auprès de mon professeur, qui ne lui répondit pas autre chose que ceci: "qu'il était impossible qu'un écolier fit des vers français." Mais, lui dit mon père, vous exigez bien que cet écolier fasse des vers latins?—Oh! ceci est différent, reprit le professeur, je lui enseigne comment cela se fait, et puis il a le *Gradus ad Parnassum*." Je note cette anecdote, non point pour ce qu'elle a d'intéressant, mais pour la réponse du professeur. Mon père me fit quitter le collège et se chargea de me faire faire ma philosophie. Il avait été lui-même, à vingt ans, professeur à l'université de Toulouse, qu'il quitta pour se faire soldat en 1792. Il s'était retiré, avec le grade d'adjudant-général, par suite d'une maladie contractée dans les reconnaissances qu'il avait faites sur les Alpes pour l'expédition d'Italie. Je reviens à moi. Quelque temps après ma sortie du collège, mon père fut accusé de bonapartisme et destitué. Il vint à Paris, et y fut accompagné. J'y achevai mes études. J'y fis mon droit assez médiocrement, mais avec assez de turbulence pour être expulsé de l'école, pour avoir signé des pétitions libérales et pris une part active à la révolte contre le doyen, qui me fit expédier, ainsi que mes camarades à l'école de Rennes, où nous achevâmes notre droit, comme des forçats sous la surveillance de la police. On m'avait signalé comme carbonara. Je profitai de mon exil pour établir une correspondance entre les ventes de Paris et celle de Rennes. Mon droit fini, je rejoignis mon père à Laval où il avait repris son emploi. J'enrai dans ces bureaux et bientôt après dans l'administration; j'y demeurai jusqu'en 1824, époque à laquelle mon père fut mis à la retraite pour avoir mal voté aux élections. Un mot sur mon père, monsieur. Le voilà deux fois destitué, est-ce à dire que ce fut un homme incapable et turbulent? Quoiqu'on puisse suspecter ma réponse de partialité, je puis le dire, parce que cela est une chose irréconciliable pour tous ceux qui le connaissent, mon père était l'administrateur le plus distingué de sa partie (les contributions); ses travaux lui avaient valu l'approbation de l'empereur, et peut-être s'en souvenait-il l'empereur, tout. Il regretait un temps où, caché dans le fond d'une province, il avait, sans appui, sans protection, sans sollicitation, obtenu un rapide avancement dû à la supériorité seule de ses travaux. Vous me pardonnerez la digression. Je quittai l'administration quand mon père en fut exclu, et revins avec lui à Paris. J'avais occupé mes loisirs de province à faire quelques vers; je les publiai sous le titre d'*Amours Françaises*. Ce petit volume passa assez inaperçu, si ce n'est dans quelques salons où survivait encore le mode des lectures à l'apparat. Je m'y liai avec presque tous les hommes qui étaient ou qui sont devenus quelque chose en littérature. Casimir Delavigne m'encouragea avec une grâce parfaite, et je devins l'ami de Du-mas lorsque j'avais encore pour toute supériorité que la beauté de son écriture. Mon succès n'avait pas été assez